Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 106 (1961)
Heft: 9

Artikel: L'attaque comme moyen de défense stratégique
Autor: Frick, H.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-343065

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

106e année N° 9 Septembre 1961

REVUE MILITAIRE SUISSE

Rédaction-Direction : Colonel-brigadier **Roger Masson**
Rédacteur-Adjoint : Colonel EMG **Georges Rapp**
Administration : Lt-colonel **Ernest Büetiger**
Editeurs et expédition : Imprimeries Réunies S. A., av. Gare 39, Lausanne
(Tél. 23 36 33 — Chèq. post. II 5209)
Annonces : Publicitas S. A., succursale, rue Centrale 15, Lausanne

ABONNEMENT : **Suisse :** 1 an Fr. 14.— ; 6 mois Fr. 8.—
Etranger : 1 an Fr. 17.— ; 6 mois Fr. 9.—

Prix du numéro : Fr. 1.50

L'attaque comme moyen de défense stratégique

Dans la remarquable étude qui suit, le colonel commandant de corps Hans Frick a bien voulu aborder, au profit de nos lecteurs, l'important problème de la mise en œuvre tactique et stratégique de nos corps de troupes et grandes unités telle que la prévoit la nouvelle organisation de l'armée. Cet article s'harmonise étroitement avec les enseignements et les conclusions de celui du colonel commandant de corps Gonard, que nous avons eu l'avantage de publier, en juin 1961, sous le titre de « A propos des manœuvres du 1er corps d'armée » (Printemps 1961).

Le colonel commandant de corps H. Frick, né en 1888, fut instructeur d'infanterie de 1911 à 1928. En 1929, il devient chef de la section de l'instruction du Service de l'état-major général puis, en 1938, sous-chef d'état-major chargé du front. Dès 1940, il commande la 7e division. De 1944 à 1953, il est chef de l'instruction de l'armée.

D'une vaste culture liée à une brillante intelligence, il a déployé une grande et fertile activité littéraire, notamment dans « l'Allgemeine Schweizerische Militärzeitschrift » et a donné de nombreuses conférences dans nos sociétés d'officiers et patriotiques. Il est aussi l'auteur d'un ouvrage intitulé « Bréviaire tactique » [1], paru pendant la dernière guerre et qui fut fort remarqué et apprécié par le général Guisan.

[1] Editeur Payot et Cie, Lausanne.

Retiré depuis 1954 dans sa belle demeure de Bougy-Villars près d'Aubonne et très attaché au Pays de Vaud, il ne perd pas le contact avec les choses de l'armée. Bien que d'origine alémanique, il parle et écrit un français impeccable, comme le prouve le texte qui suit.

Le colonel commandant de corps H. Frick, avec lequel nous eûmes le privilège de collaborer pendant de nombreuses années à Berne, puis à l'état-major de l'armée, était aussi un camarade charmant. Nous n'avons pas oublié la gentillesse de son accueil, ni l'hospitalité de son foyer. La publication de son étude dans cette revue nous a donné le prétexte — et nous en sommes heureux — de lui rendre ici le témoignage de notre respectueuse estime.

R.M.

Au cours du débat sur la réforme de l'armée, nos autorités ont relevé avec raison que notre armée doit être en mesure de déclencher des attaques de plus ou moins grande envergure. Si l'évolution rapide de l'armement atomique nous oblige à prévoir des opérations très mobiles, ce dernier n'est pas l'unique raison de la modernisation de notre armée. En effet, une défense purement statique et passive a toujours eu très peu de chances de succès. Il y a bientôt un siècle et demi, Clausewitz, dans son livre magistral : « De la guerre » écrivait déjà : « Lors même que le but de la guerre n'est que le maintien du statu quo (ce qui est le cas de la Suisse. *L'auteur)*, il serait contraire à la notion de la guerre de simplement repousser le coup ennemi, car conduire une guerre ne veut pas dire subir seulement. La défense a rempli sa mission dès que le défenseur a obtenu un certain avantage ; il doit donc, profitant de cette situation, rendre coup pour coup, s'il ne veut pas courir à sa perte. La sagesse exige qu'on forge le fer pendant qu'il est chaud... Passer rapidement et énergiquement à l'attaque — l'épée foudroyante de vengeance — est le point culminant de la défense ».

D'ailleurs, une attitude purement défensive n'est pas du tout dans nos traditions militaires, bien au contraire : dans les batailles contre la maison de Habsbourg et contre Charles le Téméraire, les Confédérés suisses ont remporté leurs victoires par l'attaque. A cet égard, deux de ces batailles,

celles de Morgarten et de Morat, présentent des caractéristiques qui peuvent nous servir d'exemples encore aujourd'hui. Plus tard, lors de l'invasion française de 1798, le seul succès suisse fut la vigoureuse contre-attaque des troupes bernoises à Neuenegg qui rejeta les Français de l'Armée Brune loin au-delà de la Singine et les obligea à fuir en abandonnant armes et bagages. Cette victoire n'a pas sauvé Berne, puisqu'en même temps les troupes combattant défensivement au Grauholz avaient été prises de flanc et battues ; Berne capitula.

Le résultat de nos réflexions sur la guerre à l'âge atomique correspond donc entièrement à nos plus belles traditions militaires : nous constatons que l'attaque est le facteur décisif même dans le cadre d'une stratégie défensive. Si, pendant la dernière guerre, on a forcément dû renoncer à envisager des actions offensives d'une certaine envergure, c'était uniquement à cause du manque de moyens propres à de telles missions sur notre plateau suisse. Heureusement, la réforme de l'armée nous les a enfin procurés.

Toutefois, notre règlement de 1951 : « Conduite des troupes » relève dans son article 11 l'importance d'un esprit offensif très affirmé et la nécessité d'imposer sa propre initiative à l'adversaire, de contre-carrer ses préparatifs d'attaque et d'exploiter toutes ses erreurs. Il fixe comme but principal de ces actions offensives d'infliger à l'adversaire des pertes sensibles en personnel et en matériels, de ruiner ainsi son moral et son prestige et de relever en même temps le moral et le prestige de nos troupes.

Il va de soi que ce genre d'attaques n'a pas le caractère de simples contre-attaques, destinées seulement à reconquérir un secteur d'une position défensive, tombé dans les mains de l'ennemi ou à combler une brèche. On pourrait plutôt les qualifier d'*attaques préventives*. Dans ce qui suit, nous ne traiterons donc ni des simples contre-attaques, ni des attaques contre troupes aéroportées, mais seulement des actions offensives ayant pour but d'infliger un coup sérieux, sinon décisif, à l'ennemi.

On doit tout d'abord se rendre compte que de telles attaques, dans le cadre d'opérations stratégiquement défensives, sont différentes de celles d'un envahisseur de notre pays. Il n'est pas question que des forces très considérables ou même le gros de notre armée aillent rencontrer les forces adverses frontalement dans une bataille de mouvement. Nos attaques seront toujours liées à des secteurs où d'autres troupes arrêtent l'ennemi pour un certain temps ou ralentissent au moins ses mouvements.

Les conditions du succès

Afin que nos attaques contre un ennemi qui, dans son ensemble, sera certes très supérieur en nombre et en matériel, soient couronnées de succès, les conditions suivantes sont indispensables : la surprise, l'attaque dans le flanc ou le dos de l'ennemi, l'exploitation judicieuse du terrain, de la nuit et de la situation météorologique, enfin l'information précise sur l'adversaire.

La *surprise* est sans doute le moyen le plus efficace pour compenser l'infériorité numérique et en matériel. Mieux elle réussit, plus grand est non seulement le succès tactique, mais surtout l'effet psychologique chez l'ennemi. Même dans des manœuvres de paix, on peut constater quel désarroi est provoqué par une action de surprise bien conduite. D'ailleurs, Morgarten est un exemple typique de ce genre de combat. A cet égard nos conditions topographiques, avec nos nombreuses hauteurs boisées, nos vallées étroites et nos défilés, nous offrent des possibilités qu'on ne trouve pas dans les plaines étendues où se sont déroulées la grande majorité des opérations guerrières de l'histoire. Des actions de surprise seraient d'une efficacité particulière, si jamais nous avions à combattre une invasion soviétique. Pendant la deuxième guerre mondiale, on a constaté, et cela jusque dans sa dernière phase, que le système de commandement rigide, l'habitude

de faire régler les moindres détails par les échelons les plus élevés a rendu certains chefs soviétiques souvent incapables de maîtriser des situations inattendues. Il est bien possible que depuis, cette armée ait fait des progrès dans ce domaine ; toutefois, le système totalitaire ainsi que le caractère particulier des Russes font douter que cette mentalité puisse disparaître complètement. En cas d'agression de ce côté-là, nous aurions donc un intérêt particulier à mettre l'adversaire devant de pareilles situations.

L'attaque contre le flanc ou le dos de l'ennemi est également un moyen de compenser notre infériorité. Une attaque frontale contre un ennemi déployé et supérieur en moyens n'a que peu de chances de succès. Il en est de même des combats de rencontre frontaux contre un ennemi ayant percé un de nos barrages. Les attaques contre le flanc ou même le dos de l'ennemi sont facilitées par l'importance du facteur mouvement dans la guerre moderne : un adversaire qui aurait obtenu un succès réel ou même seulement fictif est contraint de progresser immédiatement et profondément à travers la brèche, sans trop s'occuper des troupes restant dans ses flancs ; celles-ci seraient liquidées par les échelons suivants. Or, il s'agirait pour nous de séparer ces dernières des forces exploitant le succès. Notre terrain si mouvementé qui canalise l'adversaire, et cela même sur le Plateau, favorise particulièrement de pareilles actions ; il exclut, à quelques rares exceptions près, l'engagement massif de troupes, ce qui est la règle dans les plaines étendues de l'Europe septentrionale.

Nous devons donc exploiter au maximum les chances que nous offre notre *terrain*. Le principe que le défenseur choisit le champ de bataille, est valable aussi pour ses actions offensives. Il faudra donc, sur les axes de progression probables de l'envahisseur, déterminer les régions où cette progression est le plus canalisée, afin qu'on puisse attaquer un groupement ennemi, sans que des troupes voisines puissent l'appuyer rapidement. En outre, on devra étudier la possibilité de

pousser l'ennemi contre un obstacle qui restreint ou annule même sa mobilité. Il est évident que la distance de cet obstacle doit correspondre aux effectifs que l'on voudra ou pourra engager dans cette action. Enfin, il importe d'étudier les possibilités qu'offrent les communications et les couverts contre avions pour amener rapidement les troupes dans la région de leur engagement et pour camoufler leur déploiement.

Il va de soi que ces mouvements et même le déploiement des troupes devront se faire de *nuit* ; souvent même, le début de l'attaque aura lieu également de nuit ; des actions de moindre importance seront fréquemment exécutées complètement pendant l'obscurité.

Les *conditions météorologiques* devront être exploitées autant que possible, surtout celles qui excluent l'engagement massif de l'aviation. Toutefois, la situation ne permet pas toujours d'attendre un temps favorable ; n'oublions pas non plus que les prévisions météorologiques ne sont pas toujours certaines.

L'*information* précise sur la composition, la conduite et les mouvements de l'ennemi est d'une importance capitale. Car le succès d'une pareille attaque dépend en premier lieu d'un choix judicieux du moment où celle-ci est déclenchée. Evidemment, il faudra éviter qu'elle ne dégénère en une simple escarmouche avec des forces insignifiantes de l'ennemi ou qu'elle ne se heurte à une supériorité écrasante. A cet effet, la collaboration préparée avec la population civile est très importante. On devra choisir à temps les éléments aptes à exécuter des missions de renseignement et organiser la transmission secrète de leurs messages. Mais il va de soi que de pareils préparatifs ne peuvent se faire déjà en temps de paix ; le secret en souffrirait infailliblement. En tout cas, ce genre de collaboration d'éléments civils avec notre défense nationale a une valeur infiniment supérieure à celle d'actions de partisans.

Les différents genres d'actions offensives

L'article 11 du règlement : « Conduite des troupes » que nous avons déjà cité, nous dit sur les possibilités de ces attaques ce qui suit : « Tous les modes d'attaque peuvent avoir un effet de ce genre : du simple coup de main d'un groupe de choc, d'actions de surprise déclenchées par de petits détachements à la faveur de la nuit ou d'un couvert, jusqu'aux attaques méthodiques de formations importantes. »

On peut donc discerner trois groupes d'actions offensives : les entreprises de petits détachements choisis et préparés à cet effet, les attaques d'unités et de corps de troupe et celles d'une ou plusieurs unités d'armée.

a) *L'engagement offensif de petits détachements*

Dans nos conditions particulières de terrain, même les actions de petits détachements peuvent avoir des effets considérables. Il s'agit là d'actions de la guerre de chasse qui doivent être classées dans les actions offensives quoiqu'elles ne se manifestent souvent que par du feu déclenché par surprise. C'est la grande mobilité de ces détachements qui leur donne un caractère offensif. Il y a, dans notre pays et même sur le Plateau, de très nombreuses régions où la configuration du terrain limite les mouvements des forces ennemies, et particulièrement des troupes motorisées. A part les défilés des Alpes ou les cluses du Jura, nous trouvons de nombreux endroits où les routes traversent des pentes raides ou des vallées étroites ; les possibilités de déploiement des chars ou d'autres moyens tout-terrain y sont très restreintes ou même nulles.

Dès qu'il y a danger que l'envahisseur puisse percer le dispositif de nos troupes frontière ou une autre position de barrage, située plus en arrière, il faudra donc, dans le flanc des axes que pourra ou devra suivre l'ennemi pour exploiter son succès, placer des détachements de chasse aux endroits

dont la configuration correspond aux conditions citées ci-dessus. Ces détachements se créeront des abris bien cachés qui leur permettront de survivre à un éventuel nettoyage de la région par une arme atomique ; ils y déposeront leurs réserves en munitions et vivres. Ils reconnaîtront ensuite différentes positions de feu — souvent même sur des arbres — d'où ils peuvent battre l'axe en question à une distance relativement courte. En général, ces détachements ne s'occuperont pas d'éléments d'exploration, ni de petits groupements avancés, mais tâcheront de surprendre des colonnes importantes. Après avoir ouvert le feu et mis hors de combat si possible plusieurs chars ou autres véhicules, le détachement doit disparaître immédiatement, avant que l'ennemi ait eu le temps de le découvrir. Il gagnera une des autres positions préparées, généralement vers l'arrière de l'ennemi, pour recommencer le jeu.

Outre ces entreprises de chasse visant un ennemi en mouvement, il y aura celles contre les troupes au stationnement ou se préparant à attaquer une position de barrage. Ces coups de main seraient exécutés, soit par des éléments laissés en arrière lors d'un repli, soit par des patrouilles ayant traversé les lignes ennemies. Notre règlement : « Conduite des troupes », dans le chapitre : « La guerre de chasse » donne sur les méthodes à suivre assez de détails pour que nous n'ayons pas besoin de les commenter ici. Toutefois, on a l'impression que, pendant nos manœuvres, on profite trop rarement des avantages qu'offrent ces procédés ; ce serait le moment de familiariser davantage la troupe et ses chefs avec ces méthodes de combat.

b) *L'engagement d'unités ou de corps de troupe*

Les attaques de formations de troupe de force moyenne sont possibles dans des régions riches en défilés, tels que le Jura, les Alpes et les Préalpes. On peut y voir une édition moderne de la bataille de Morgarten. On se souvient que les

Schwyzois, certes très inférieurs en nombre aux troupes du duc Léopold d'Autriche, laissèrent la colonne de cavaliers de l'ennemi pénétrer très profondément dans le défilé de Morgarten, jusqu'à proximité du col. A ce moment, les détachements avancés, postés sur les hauteurs à environ 150 mètres au-dessus de la route, firent tomber sur le gros de la colonne une vraie avalanche de grands blocs de pierre et de troncs d'arbres ; en même temps, le gros des Schwyzois se jetait sur la tête de la colonne. On connaît les résultats de ce procédé. Cette bataille est caractérisée par le choix judicieux du terrain qui limitait les mouvements des cavaliers, par la surprise complète et par l'action contre le flanc du gros de la colonne ennemie. Or, à de nombreux endroits, un pareil procédé peut être applicable encore aujourd'hui. L'avalanche de pierres et de troncs d'arbres serait normalement remplacée par un feu nourri, déclenché simultanément par un grand nombre d'armes, surtout d'engins antichar ; néanmoins elle pourrait, si les conditions du terrain s'y prêtent, compléter celui-ci utilement. L'attaque d'infanterie qui suivrait, ne servirait qu'à liquider ce qui resterait de l'ennemi et à l'empêcher de se regrouper. Les forces destinées à une pareille action doivent se trouver bien à couvert, dans une région pas trop accessible. Nos nombreuses hauteurs raides et boisées s'y prêtent très bien. Toutefois, il faut tenir compte de l'exploration ennemie dans ces secteurs. On se préparera donc à liquider ces organes, si possible sans bruit et avant qu'ils puissent transmettre leurs renseignements. Où les cheminements permettent l'engagement d'éléments d'exploration motorisés, on préparera des « sauts de loup » bien camouflés ou des séries de barricades non défendues, mais difficiles à ouvrir. Les éléments d'exploration, détachements d'avant-garde ou autres petits groupements avancés, progressant sur l'axe principal, ne devront pas être molestés ; bien au contraire, on les laissera pénétrer très profondément dans le défilé ou même au-delà de celui-ci pour les arrêter loin en arrière. Il peut être utile de défendre l'entrée du défilé

pendant un temps restreint, puis d'abandonner ce barrage pour faire croire à l'ennemi qu'il a obtenu un succès et l'amener à engager des troupes importantes dans la trappe. Le feu ne sera ouvert que contre le gros de la colonne. Souvent, il peut être indiqué de surprendre l'ennemi à deux endroits éloignés l'un de l'autre et d'enfermer ainsi les troupes adverses se trouvant entre ces deux points. Où la configuration du terrain s'y prête, la surprise par le feu peut être combinée avec des éboulements de terre et de blocs de rocher, provoqués par des explosifs, éboulements qui boucheront la route pour un temps assez long.

Pour que de pareilles attaques réussissent, il faut que le commandement soit bien informé sur la composition, le fractionnement et les mouvements de l'ennemi. Seuls des renseignements précis permettent de déclencher l'action de surprise par le feu au moment le plus favorable.

Les attaques de ce genre peuvent être exécutées par l'infanterie seule. L'étude du terrain démontrera dans quelle mesure et comment l'artillerie, les chars et l'aviation peuvent y collaborer. Le plus souvent, on devra les employer pour combattre les éléments qu'on aura laissés traverser le défilé à dessein.

Il va de soi que ces attaques par surprise doivent être soigneusement préparées. Dans le flanc des axes que devrait employer un ennemi ayant percé les positions de nos troupes frontière ou un autre barrage, on cherchera les endroits qui s'y prêtent particulièrement. Le terrain et les cheminements doivent être reconnus et les chefs informés sur place. La troupe sera tenue prête à proximité du lieu d'engagement, dans une région d'où elle pourra gagner sa zone d'action rapidement et à couvert. Dans l'exécution de pareilles missions, il ne s'agit pas d'arrêter l'ennemi, mais de lui donner un coup décisif et d'anéantir des forces importantes.

Outre ces entreprises contre un ennemi en mouvement, il y a celles contre des troupes qui sont en train de se déployer devant un de nos barrages et qui se préparent à l'attaquer.

Il peut s'agir soit de coups de main nocturnes contre des points délicats du front ennemi, tels que limites de secteurs ou positions-clés, ou alors d'une sortie de la position exécutée par des forces allant jusqu'à une division. Selon les circonstances, on se bornera à faire de nombreux prisonniers, à détruire du matériel et à créer l'inquiétude ou même la panique chez l'adversaire. Ailleurs on tentera d'anéantir de forts contingents. La coordination de plusieurs attaques déclenchées simultanément contre différents points du front adverse est particulièrement efficace. Comme, dans ce cas, il s'agira exceptionnellement d'une attaque contre le front ennemi, il faudra la déclencher avant que ses troupes se soient trop solidement installées.

Pour des attaques d'une certaine envergure, il faut trouver un secteur où la configuration du terrain permette d'appuyer les flancs sur un obstacle — crête, rivière ou lac — et où l'ennemi peut être rejeté contre un autre obstacle de ce genre, et cela à courte distance. Il est recommandé de faire précéder de pareilles attaques par des coups de main nocturnes et bien coordonnés de patrouilles de chasse contre les cantonnements ou bivouacs et les postes de commandement de l'adversaire. Immédiatement après, on ouvrira un feu d'artillerie concentré sur ces mêmes zones lequel, vers l'aube, sera suivi de l'attaque proprement dite. Pour les soustraire à un éventuel nettoyage de leur zone de départ par des projectiles atomiques, il faudra y amener les troupes d'assaut au dernier moment. Toutefois, on fera reconnaître le terrain par les chefs la veille de l'attaque, si cela n'a pas pu être fait avant l'arrivée de l'ennemi.

c) *Attaques de grande envergure*

On peut exécuter les actions offensives que nous venons de décrire, avec de l'infanterie, appuyée par de l'artillerie et, selon les circonstances, éventuellement de chars et de l'aviation. Mais, sur notre Plateau, sauf dans certaines régions de

caractère préalpin, elles sont ou exclues ou d'un rendement insuffisant. Il y faut des forces beaucoup plus considérables et plus mobiles pour obtenir un vrai succès. C'est là que nos divisions mécanisées devront jouer le rôle principal. Une action de cette envergure s'impose si un envahisseur, après avoir forcé l'entrée sur notre Plateau, tentait d'y progresser pour atteindre des objectifs stratégiquement importants. Notre opération ne doit jamais avoir pour but de colmater la brèche battue par l'ennemi. Il ne faut donc en aucun cas recourir aux procédés qu'ont appliqués les Français en 1940, fondés sur une conception foncièrement défensive. Les résultats de cette méthode ne sont que trop connus. On sait que le général de Gaulle avait proposé en vain de concentrer les chars éparpillés parmi les formations d'infanterie et de les engager énergiquement contre le flanc des troupes blindées de Guderian. Si on avait suivi ses conseils, les événements auraient probablement pris une tournure différente.

Le haut commandement doit déduire de la situation générale quelles sont les directions d'offensive à disposition de l'envahisseur, donc par quels axes progressera probablement ou sera contraint de progresser l'ennemi, dès qu'il aura créé une brèche dans notre dispositif frontière ou dans un barrage situé plus en arrière. Puis, on choisira la région où se trouvent réunies les conditions les plus favorables pour une attaque de flanc contre l'ennemi. Toutefois, cette région ne doit pas être trop éloignée du front percé, afin que l'adversaire ne puisse pas élargir la brèche et provoquer l'écroulement du front entier. En outre, il faudra préparer un barrage ultérieur, situé plus en arrière et que l'ennemi ne pourra pas traverser rapidement. Il est important pour ce « choix du champ de bataille » de trouver un obstacle — un lac, une rivière ou un terrain montagneux, pauvre en communications — contre lequel l'ennemi doit être acculé pour y être écrasé. La possibilité d'un déploiement couvert à proximité de l'ennemi et d'une approche facile des troupes d'attaque depuis leurs emplacements situés bien en arrière est également impor-

tante. Dans la plupart des cas, il s'agira d'offensives partant de notre zone préalpine ; néanmoins, des attaques partant du Jura ne sont pas exclues, pourvu que le passage de l'Aare soit bien préparé. Dans les deux cas, le flanc de la position de départ est facile à couvrir, la progression ennemie dans ces deux zones pouvant être arrêtée ou au moins retardée sans trop de difficultés. L'attaque même devrait appuyer son flanc sur un obstacle ; nos nombreux lacs et rivières s'y prêtent particulièrement bien.

Toutes ces possibilités doivent être étudiées à fond par le haut commandement. Mais comme les situations susceptibles de se présenter ne sont jamais exactement prévisibles, il ne s'agira pas d'établir des plans rigides, mais plutôt de préparer les bases pour différentes possibilités. Toutefois, les reconnaissances du terrain, surtout des éventuelles positions d'artillerie, ainsi que des calculs concernant les mouvements des troupes sont indispensables.

Mais ces mesures ne doivent en rien nuire au maintien absolu du *secret*. En tout cas, les chefs subordonnés et la troupe ne seront informés qu'au tout dernier moment de ce qui est prévu. Même au début et pendant les mouvements vers la zone de départ, il n'est pas indiqué de renseigner la troupe sur sa mission. C'est ainsi seulement que l'on peut éviter que des traîtres, éventuellement au moyen d'émetteurs secrets, puissent avertir l'ennemi.

Il est également important de *tromper* l'ennemi. A cet effet, il est indiqué qu'on charge un officier de coordonner toutes les mesures destinées à induire l'ennemi en erreur. On fera tomber entre les mains de l'ennemi de faux ordres ou rapports, ou l'on transmettra des messages radio du même genre. Il est important que ceux-ci soient plausibles aux yeux de l'ennemi, afin de ne pas éveiller sa méfiance. Il peut être utile de donner à certains de ces messages une teneur pessimiste ou de laisser entrevoir la possibilité d'un repli, afin d'induire l'adversaire à sous-estimer notre volonté de résistance. En outre, on pourra établir un réseau radio de comman-

dement dans un secteur où, en réalité, il n'y a pas de troupes et, en le déplaçant, faire croire à des mouvements qui n'ont pas lieu. En revanche, pendant les mouvements réels des troupes destinées à l'attaque, l'emploi de la radio doit être interdit, sauf en cas de grand danger. En outre, on peut faire exécuter des mouvements fictifs, en organisant des marches de certains détachements dans une direction toute différente de celle prévue ou même dans le sens d'une retraite. A cet effet, même les attrapes de chars, destinées normalement à l'instruction, pourraient être employées.

Les *mouvements* des troupes destinées à l'attaque doivent s'effectuer exclusivement de nuit, sans aucune lumière. Les véhicules seront munis de phares infra-rouges. Il faudra placer des détachements de sapeurs près de tous les objets dont la destruction par bombardement ennemi créerait de sérieux obstacles aux mouvements prévus.

Le *déploiement* doit se faire dans un très bref délai. Il est donc de grande importance que de pareils déploiements dans des terrains inconnus, surtout dans des forêts étendues, soient exercés fréquemment avec la troupe, et cela sans reconnaissance préalable. Les mouvements et le déploiement seront couverts par des barrages fournis par d'autres troupes. Celles-ci s'occuperont, en collaboration avec le service de renseignements civil déjà cité, de l'*exploration*, car il est important que l'ennemi, même en capturant des prisonniers, ne puisse pas se rendre compte de l'arrivée de nouvelles troupes dans la région. On n'oubliera pas non plus le danger que représente le bruit des véhicules à moteur. Là où la configuration du terrain ne le camoufle pas, il faut amener ces moyens au tout dernier moment ou alors couvrir le bruit par du feu d'artillerie ou l'engagement d'avions.

Il va de soi que les éléments avancés de l'ennemi doivent être arrêtés par une position de barrage, située beaucoup plus en arrière. Les troupes occupant celle-ci devront tout mettre en œuvre pour absorber l'attention de l'ennemi. Par un feu intense, par du bruit de véhicules à moteur circulant sans

interruption, par des coups de main ou même par des attaques fictives, l'ennemi doit être amené à craindre un danger de ce côté-là. Une pareille situation rappelle quelque peu celle de la bataille de Morat. L'on sait que Charles le Téméraire avait d'abord mis des troupes très nombreuses sur les hauteurs dominant la ville pour arrêter une attaque des Confédérés. Ceux-ci n'arrivant pas et, très préoccupé par le siège de Morat dont la garnison se montrait très active, Charles retira ses troupes pour les ramener devant la cité. A ce moment, inopinément, les Confédérés sortirent des bois et déclenchèrent l'attaque qui leur donna la victoire.

Pour la conduite du *début de l'attaque*, il importe de savoir si le flanc ennemi est couvert seulement par de faibles éléments de sûreté ou par une flanc-garde solide et bien installée. Dans ce dernier cas, celle-ci devra être liquidée avant le début de l'attaque proprement dite, soit de nuit par des coups de main ou à l'aube par de l'infanterie appuyée de chars et d'artillerie. Comme il ne s'agirait que d'attaques à objectifs limités, l'infanterie suffirait ; il n'y aurait pas lieu d'engager des troupes mécanisées. En revanche, le soutien de l'aviation pour bombarder les positions de la flanc-garde serait très précieux. Toutefois, là où il le peut, un chef évitera toujours d'ajourner son attaque jusqu'au moment où l'ennemi a pu établir une flanc-garde solide.

L'*attaque principale* sera déclenchée, selon les circonstances, à l'aube ou même un peu avant, dans tous les cas immédiatement après l'attaque contre la ligne de sûreté ennemie. Ce serait là la mission principale des *divisions mécanisées* qui tomberaient dans le flanc du gros des forces adverses et les rejetteraient vers l'obstacle. Les divisions de campagne ou frontière accompagneraient l'attaque dans des secteurs moins aptes à l'action massive des chars, protégeraient le flanc et occuperaient des positions-clés à l'intérieur de la zone ennemie, conquise déjà par les éléments mécanisés. Il va de soi que cette attaque doit être appuyée par un feu nourri d'artillerie et par l'intervention de l'aviation, particulièrement sur

l'axe formant le centre de gravité de l'action. C'est là la mission principale de notre aviation. Les troupes mécanisées s'efforceront de s'approcher si rapidement des lignes ennemies que les avions de l'adversaire ne puissent plus discerner les deux parties. Sur l'axe du centre de gravité, les troupes mécanisées devront le plus vite possible atteindre l'obstacle choisi comme but, afin de couper les troupes ennemies des échelons qui les suivent, de les encercler et de les attaquer depuis l'arrière. Au moment où l'aviation n'aurait plus à appuyer cette poussée, elle se tournerait contre les troupes du second échelon pour les empêcher d'intervenir en faveur de leurs camarades ; à cet effet, le bombardement de points importants de communications peut être très efficace.

Toute l'action aura le caractère d'une bataille de mouvement qui demande des chefs, à tous les échelons, un maximum d'initiative ; ceux-ci devront s'adapter habilement aux situations toujours nouvelles. Il va de soi que pour ce genre de combat, du moins dans les zones moins mouvementées du Plateau, seules les troupes mécanisées peuvent être engagées avec succès, car il y faut une étroite collaboration entre les chars et leur infanterie d'accompagnement et la connaissance mutuelle des chefs de tous les échelons. Or, ces conditions indispensables ne peuvent être créées que par de nombreux exercices du temps de paix.

Une fois le succès obtenu, on décidera d'après la situation générale et l'état des troupes, si celles-ci doivent se tourner contre les échelons suivants de l'ennemi ou si elles se contenteront de leur interdire la progression ultérieure, ou encore si elles doivent se replier derrière un barrage existant, pour se rétablir et se préparer à une nouvelle action de ce genre dans une autre région.

Il est certain que la conduite de ce genre de combat est beaucoup plus difficile pour les chefs que la simple exécution de plans rigides conçus depuis longtemps. Le haut commandement doit faire preuve de beaucoup d'imagination, de résolution et d'habileté dans la solution des problèmes

d'état-major. Il est vrai que les chefs doivent faire des préparatifs de longue haleine, mais ces plans ne peuvent embrasser que les grandes lignes d'une opération et ne demandent même pas qu'on les fixe par écrit. Lors de l'exécution du plan, il s'agit de savoir improviser au fur et à mesure des situations évoluant rapidement, et cela sans perdre de vue l'idée directrice de l'opération. Il est donc particulièrement important que lors de l'instruction tactique de nos chefs de tous les échelons, et aussi de leurs aides immédiats, ceux-ci soient mis devant des situations difficiles et inattendues et contraints de trouver rapidement une solution adaptée aux circonstances, mais surtout exprimant un esprit combatif et agressif.

Des opérations de ce genre exigent une troupe bien instruite, disciplinée et pénétrée d'un esprit offensif, des chefs animés du désir ardent non pas seulement d'arrêter l'ennemi, mais de le battre et de lui faire sentir toute la vigueur de notre résistance. Si ces conditions sont remplies, nous pourrons avoir confiance en cette conduite mobile et agressive de la guerre et être sûrs que nous obtiendrons des succès décisifs, dignes de ceux de nos ancêtres. Ces victoires nous procureront le respect du monde et nous permettront, en fin de compte, de maintenir notre indépendance.

Colonel commandant de corps H. Frick